

50 ans de cinéma sur la Résistance française

Céline Séguin

Chargée de cours et chercheuse associée au Département d'histoire, Suzanne Langlois vient de publier une imposante étude sur la représentation de la Résistance dans le cinéma français. Son objectif? Explorer un corpus de films réalisés entre 1944 et 1994 afin d'analyser les choix qu'offre le cinéma, les sources qu'il privilégie, et surtout, comment il contribue à la formation de la conscience historique. Elle a visionné une centaine de films; dépouillé les dossiers de censure, la critique et la petite presse résistante; consulté des mémoires, des essais, et rencontré des cinéastes et d'anciens résistants. Il en résulte un récit passionnant sur la survivance, à travers le cinéma, d'une période controversée de l'histoire de France.

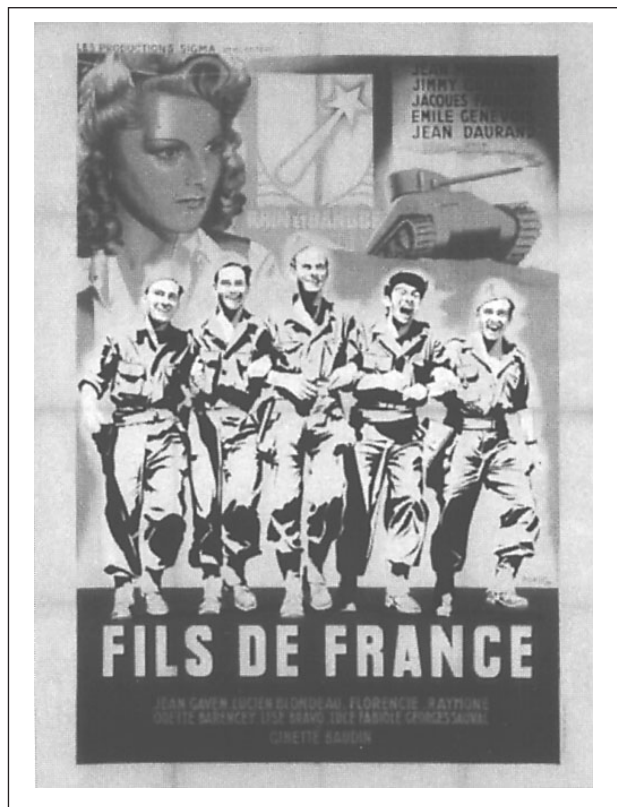
La Résistance, rappelle la chercheuse, a été une constante inspiration pour le cinéma. «Dès la Libération, les résistants ont cherché des lieux propices à la transmission de leur héritage. La rareté des écrits et l'engouement pour le cinéma dans l'après-guerre ont fait que la pellicule est vite apparue comme un lieu incontournable de l'affirmation de la Résistance.» Au fil des ans, la production cinématographique suivra diverses étapes : revivre et magnifier l'événement; l'expliquer et le comprendre; l'explorer et le critiquer. «La perception de la guerre et de la Résistance n'est pas immuable. Elle se forme et se transforme, et le cinéma est partie prenante de ce processus.»

Le cinéma, matrice de l'histoire

Sa recherche part d'un intérêt pour les résistants en tant qu'individus. «Il fallait beaucoup de courage pour aller à l'encontre du conformisme en ces temps difficiles. Or, ces gens-là ne tenaient pas d'archives : ils détruisaient les documents, refusaient de se faire filmer, se réfugiaient dans la clandestinité. À la Libération, ils veulent exister face au monde.» De 1944 à 1946, une douzaine de films sur la Résistance prendront l'affiche. Le cinéma apparaît alors comme une matrice de l'histoire. «On est encore dans l'oralité et c'est à cette source (témoignages de résistants, expérience personnelle...) que s'abreuvent les cinéastes.» Ainsi, dans *La bataille du rail*, René Clément demandera aux cheminots de refaire, devant la caméra, ce qu'ils avaient fait quelques mois auparavant avec de la vraie dynamite. «C'est un apport majeur du film que d'aller tout de suite aux résistants de la base. Pas de grandes figures, mais un héros collectif. L'action domine, mais les résistants eux-mêmes se définissent par elle : il fallait *faire* quelque chose, *agir*.»

Les résistantes sous les projecteurs

Avec les années 50 et le début de la guerre froide, d'affirmer l'historienne, l'image des forces armées est réinvestie de prestige tandis qu'un silence tombe sur la Résistance intérieure. Quelques films abordent de nouveaux thèmes : les prisonniers et les déportés. Dès 1958, la Résistance revient en force à l'écran, mouvement qui se poursuivra, dit-elle, tout au long de la décennie suivante. «Le cinéma va souvent dans le même sens que l'historiographie, mais il a parfois une longueur d'avance. Par exemple, la question du rôle des femmes et de leur contribution apparaît très tôt dans les films, tandis que dans les écrits, il faut attendre les années 70 pour que l'histoire des résistantes soit mise en lumière.»



Fils de France, film de Pierre Blondy (1945).
Affiche/Pierre Pigeot/BIFI

Au cinéma, par contre, dès le tournant des années 60, les femmes occupent des rôles principaux: elles sont impliquées dans les attentats ou assurent des lieux de refuge et de relais. Cette pré-



Photo : Andrew Dobrowolskij

Mme Suzanne Langlois, chargée de cours et chercheuse associée au Département d'histoire.

sence féminine, d'affirmer Mme Langlois, accentue le caractère civil du mouvement et contribue à renouveler l'image même de la Résistance. «Cela a permis de montrer que pour un résistant actif dans un réseau, il faut une dizaine d'autres personnes prêtes à offrir le gîte et le couvert, à garder le silence... L'esprit de la Résistance, ce n'est pas seulement un homme avec un fusil dans le maquis !»

Au cinéma, comme dans les écrits, il y a eu une période où la Résistance a été magnifiée, et une autre où elle s'est rétrécie comme peau de chagrin, l'accent étant mis sur le régime de Vichy et la collaboration. Mais, dira Mme Langlois, même durant la vague rétro des années 70, axée sur la face sombre de l'Occupation, des cinéastes vont redonner une place à la Résistance en s'intéressant aux minorités oubliées, les communistes et les immigrés. Enfin, de 1980 à 1994, d'autres thèmes seront explorés, dont le quotidien (manger, se vêtir, s'occuper des enfants), la résistance humanitaire (les valeurs religieuses comme moteur de l'engagement) et l'épuration (la question du dédouanement).

Le cinéma, source d'archives

En 50 ans de cinéma, c'est toute une mémoire de la Résistance qui se met en place. «Les films témoignent de quelque chose, soulèvent des questions. Certains — pensons à *Lacombe Lucien* ou *Le chagrin et la pitié* — ouvrent des controverses qui forcent à renouveler le regard. Le film, c'est un discours sur l'histoire et un de ses mécanismes de transmission.» De ce point de vue, dit-elle, l'histoire du XX^e siècle ne ressemble à aucune autre, le débat incluant maintenant des sources écrites, sonores, visuelles et animées.

Ses recherches actuelles portent sur le rôle et la contribution d'un documentariste français — Jean Benoit-Lévy — dans la fondation du Conseil du cinéma des Nations-Unies. En s'intéressant à l'après-guerre, elle a constaté que l'on y discutait ferme des grandes missions du cinéma. «L'idée phare, c'était que la reprise de la production cinématographique ne pouvait se concevoir sans la réitération des valeurs humanistes. C'est dans ce contexte qu'est né le Conseil du cinéma.» Mais comment faire une propagande «positive» après tout ce qu'en avait fait l'Allemagne nazie? Quels étaient les objectifs et le contenu des films du Conseil? Comment ont-ils été reçus? Voilà les questions qu'elle entend explorer.